

Un nouvel épicurisme

Enlightened Pleasures: Eighteenth-Century France and the New Epicureanism de Thomas Kavanagh. Lewis Walpole Series, Yale University Press, 264 p.

Richard Spavin

Numéro 234, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Spavin, R. (2010). Compte rendu de [Un nouvel épicurisme / *Enlightened Pleasures: Eighteenth-Century France and the New Epicureanism* de Thomas Kavanagh. Lewis Walpole Series, Yale University Press, 264 p.] *Spirale*, (234), 64–64.

de la mort de soi. Le même sentiment contrariant frappe d'indicible la transcription de certains rêves obscurs qui ne parviennent jamais tout à fait à garder leur authenticité « sentie » une fois écrit, tout comme il est impossible de raconter sa propre mort effective. Il y a quelque chose d'irréremédiablement fuyant ici, mais qui insiste et résiste en même temps, comme une tache aveugle qui a voulu se révéler en 1965 et qui « revient à la conscience » de Lacoue-Labarthe en 2007, comme l'envie d'avoir écrit des contes, des poèmes, et des

romans sans en avoir eu le temps (ou la facilité, en 1965). Mais c'est surtout là que se fait sentir le battement funèbre qui gronde, la rumeur lointaine, insaisissable, la pulsation souterraine de la mort, au cœur du littéraire, qui nous échappe toujours (parce qu'il n'existe peut-être pas), dans le choc de pouvoir écrire « Deux fois, donc, je suis mort » (premiers mots de la postface) sans pour autant être mort, dans la volonté d'atteindre un certain style et de vouloir découvrir cette autre scène où la littérature occupe le « lieu étrange » du désir.

Cet essai si bref et pourtant si complexe donne à lire une intuition de regret dans son entreligne, comme une passion du littéraire escamotée et qui n'a pas eu le temps de s'affirmer. En ce sens, dans ce mouvement de reprise, dans cette rencontre entre jeunesse et vieillesse, philosophie et littérature, vie et mort, Lacoue-Labarthe redéploie de façon pressante la notion de l'usage de la littérature, comme un retour à la grande question proustienne : quelle forme littéraire dois-je adopter pour raconter ma disparition ?

Un nouvel épicurisme



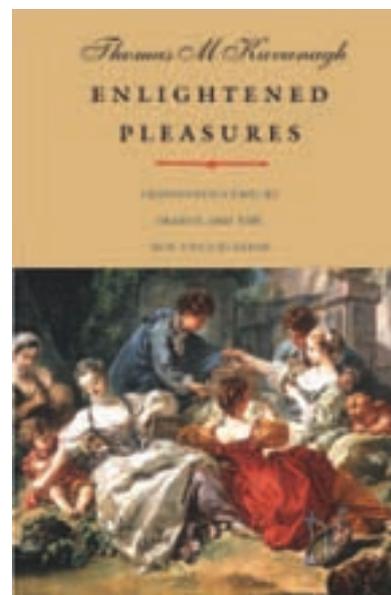
PAR RICHARD SPAVIN

ENLIGHTENED PLEASURES : EIGHTEENTH-CENTURY FRANCE AND THE NEW EPICUREANISM de Thomas Kavanagh

Lewis Walpole Series, Yale University Press, 264 p.

Le XVIII^e siècle a tenté de sortir l'homme du carcan de ses préjugés, héritage de l'autorité religieuse, et d'ériger sa sensualité en une force émancipatrice. Car c'est par les sens et le plaisir que les philosophes libertins voulaient restituer un sentiment de liberté. Un rapport complexe, codifié, mais non systématique, se tisse entre le libertinage et le plaisir que l'auteur de ce bel ouvrage se propose d'explicitier. Kavanagh avance un « nouvel épicurisme », infléchi par le stoïcisme, qui remplacerait le terme plutôt confus de « libertinage », lequel, selon lui, ne désigne plus rien qu'une licence sexuelle dans l'Ancien Régime. En cela, la maîtrise et la discipline du stoïque se retrouvent subordonnées à une ambition épicurienne : le plaisir devient l'objet principal de la représentation esthétique, sans subir les dangers et les paroxysmes de la passion. Parmi huit

études de cas, allant du roman au théâtre, sa thèse est la plus éloquente dans le chapitre sur la peinture de Boucher. Son analyse de *La toilette de Vénus* (1743) est exemplaire : Boucher présente la déesse avec un petit miroir qui pourrait facilement passer inaperçu ; miroir dont la réflexion n'égale en rien la vivacité du visage peint, ni les dimensions plantureuses du corps qui s'offrent généreusement au spectateur. En revanche, on retiendrait comme versant du nouvel épicurisme le chapitre sur la liberté « eudémonique » de Rousseau, soit une sorte de religion nostalgique qui raconte en différentes phases la perte de liberté naturelle. L'image du plaisir individuel se voit dès lors ternie dans la mesure où elle constitue une entrave à la liberté civique et, partant, une véritable source d'immoralité. Sous la plume de Saint-Just, La Mettrie et Sade, on perçoit la fin du règne du plaisir et sa soumission à



l'idéologie du bonheur. Kavanagh est sur ce point provocateur : si le bonheur n'est plus le résultat d'une pratique personnelle du plaisir, il devient au fil de la Révolution la responsabilité des gouvernements. La subjectivité de l'homme succombe à nouveau aux préjugés, à un savoir qui se plie aux volontés désincarnées de la sphère publique.